

Brèves littéraires

Brèves

À toi, où que tu sois

Extrait

Gilberto Flores Patiño et Ginette Hardy

Numéro 65, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4797ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Flores Patiño, G. & Hardy, G. (2003). À toi, où que tu sois : extrait. *Brèves littéraires*, (65), 41–45.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2003

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Gilberto FLORES PATIÑO

À toi, où que tu sois (*extrait*)*

Ah ! comme j'aurais aimé
que le rêve que j'ai fait
ait été plus qu'un rêve !
Qu'ils soient là, tous les deux,
en train de tirer, comme dans un jeu,
ces plans de tristesse,
de douleur... ou ces éphémères joies
que pour nous ils prévoient.
On pourrait trouver là une cause :
un Accusateur, aveuglé par ses passions,
et un Créateur,
terrible ou maladroit,
ignorant ou omniscient,
peu importe,
mais nous y verrions
un responsable,
une cause...
J'aurais trouvé
là
une explication.
Mais ce ne fut qu'un rêve,
un horrible cauchemar,
écrit voilà plusieurs siècles,
à partir d'une légende,

* Récit inspiré à l'auteur par la mort de sa mère et traduit par
Ginette Hardy

un produit imaginé
par quelqu'un qui a voulu trouver
une cause,
un sens,
à tout ce mystère.

Ça suffit, ça suffit, ça suffit...
Je vais arrêter de penser,
 du moins pour aujourd'hui,
de m'embrouiller dans mes questions.
Je me dirai que c'est un mystère.
En fin de compte, c'en est un !
 Mystère...
qui, quand il sera dévoilé,
 un jour...
 Dieu sait quand !,
me permettra de voir clair
dans tout ce qui m'inquiète tant
et qui, même s'il est profond,
s'ébranle
avec deux simples questions.
L'une est : pourquoi ?
Et l'autre : à quelle fin ?

Assez, assez, assez...
Ça suffit.
J'aimerais mieux dormir.
Je veux rester tranquille,
baignée dans cette lumière
 couleur bougainvillée...
comme si je ne me trouvais pas
dans cet hospice, mais plutôt
dans le patio de ma maison ;

sous cet arbrisseau
que les fleurs illuminaient...
celui qu'alors j'appelais
 caméline,
avec justesse ou non,
mais c'était là le nom
que dans mon temps on lui donnait.

Dormir...
trouver le sommeil ;
apaiser le flot
de toutes mes pensées.

Dormir...
À cet âge on ne peut pas
le faire aussi profondément,
du moins dans mon cas.
Je dors par moments,
seulement.
Je somnole...
et aussitôt je recommence
à entendre le débridé babil
de mon esprit. Ce flux
incessant !
Ensuite, je ne sais plus,
je ne pourrais pas dire
si une nuit et un jour
se sont écoulés ou non.
Je ne sais pas si j'ai toujours été ici,
si, bien sûr, c'est ici que je suis,
ou si je suis venue puis repartie...
ou bien je dors et je rêve que je rêve
que je me trouve dans un jardin
et je continue ensuite à rêver

sans savoir où je suis.

Ce fameux rêve,

c'est-à-dire...

ce rêve qui ne s'arrête pas :

Si je m'étais trouvée devant eux...

Qu'aurais-je pu leur dire ?

Peu de chose, en réalité.

Peu de chose ?

Qu'est-ce qui m'arrive ?

C'est ma vie !

Rien de plus,

mais aussi rien de moins.

Ma vie n'est pas peu de chose...

ni celle de tout être humain ;

on ne peut la minimiser.

C'est de cela que j'aurais parlé !

J'aurais raconté des morceaux

de l'histoire de ma vie,

oui... Dans le désordre,

d'accord,

mais c'est cela

que je leur aurais raconté.

Pourquoi tout s'est-il passé ainsi ?

Maintenant donnez-moi la réponse,

aurais-je exigé.

Ah ! cette vieille mémoire !

Compagne...

qui ne m'est pas fidèle,

même si je le voulais.

En morceaux... oui ;

vagues,

diffus,

dispersés...

et tout ce qu'on voudra.
Mais c'est ma vie.
La douleur légitime mes paroles.
De ce seul fait,
qui n'est pas n'importe quoi,
de leur parler j'ai le droit,
de leur poser deux,
trois questions...
 ou quatre ou plus !
à ces deux... Comment les appeler ?
Quel adjectif leur appliquer ?
Je l'ai ici,
sur le bout de la langue,
mais mieux vaut le taire,
je n'ose pas le prononcer.
Non, en réalité... non.
Je ne saurais les définir.
L'un : le souverain bien.
L'autre : le mal absolu.
 Des abstractions...
voilà tout,
et qui ne signifient rien.
 Des mots...